

L'une des raisons de ce succès populaire tient notamment, avance Livernois, à ce que Duplessis a réussi à opérer l'habile synthèse entre une vision linéaire du progrès, héritée du libéralisme économique, et le temps cyclique propre au monde traditionnel, conception attribuable à un certain conservatisme social. *La révolution dans l'ordre* tire son titre et son propos de cette double adhésion idéologique relevée par Jules Duchastel,

Gilles Bourque et Jacques Beauchemin, lesquels accordent aux valeurs traditionnelles, à la stabilité sociale et à un sentiment crucial de permanence le rôle de socle rassurant à partir duquel Duplessis a pu développer l'économie d'ici, au grand profit d'ailleurs des intérêts américains.

Allant à l'encontre de ses recommandations – « On ne coupe pas la poire en deux, en histoire [...]. Il faut prendre position » –, Livernois propose en réalité une histoire non partisane et assez consensuelle du duplessisme. C'est d'ailleurs là l'une de ses principales qualités : ni encenseur, ni dénigrant, l'essayiste prend finalement position pour une présentation nuancée de l'homme et de son règne. Afin de nourrir la discussion qu'il entretient constamment avec les auteurs qui l'ont précédé, l'historien utilise une documentation riche et variée, dont plusieurs journaux d'époque, des débats reconstitués de l'Assemblée législative ou des séries télévisées. En prime, sa plume alerte et bien taillée, plusieurs anecdotes savoureuses et une bonne dose d'humour rendent la lecture de cet ouvrage fort agréable.

David Laporte

Michel Gros-Louis et Benoît Jacques

LES HURONS-WENDATS

REGARDS NOUVEAUX

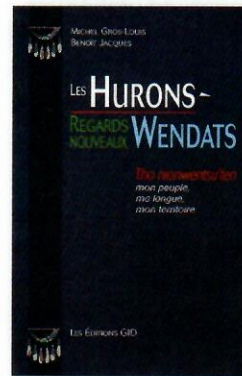
GID, Québec, 2018, 230 p. ; 29,95 \$

« [...] dans la quête de mon identité, je me suis rapidement rendu compte que la culture et la spiritualité du peuple Wendat ne pouvaient être vécues et comprises sans la connaissance de notre langue », écrit Michel Gros-Louis.

Dans leur premier essai conjoint regroupant une série de conférences, les linguistes Michel Gros-Louis et Benoît Jacques explorent une langue pratiquement disparue depuis 90 ans : le huron. La situation linguistique des Premières Nations s'est considérablement aggravée : « À l'arrivée des Européens au Canada au XVII^e siècle, quelque 170 langues étaient parlées par les Autochtones. De ce nombre, seulement 60 sont toujours

vivantes ». Cet essai rappelle des distinctions notables entre les différents peuples autochtones : par exemple, les Hurons-Wendats, qui « entretenaient un lien d'amitié depuis toujours avec toutes les nations au contraire des Hurons-Pétuns ».

À ne pas confondre avec le livre-bilan *Les Wendats du Québec. Territoire, économie et identité, 1650-1930* (GID, 2013) d'Alain Beaulieu, Stéphanie Béreau et Jean Tanguay, ces « regards nouveaux » sur les Hurons-Wendats veulent resituer cette nation à la recherche de son identité perdue. Non, le monde autochtone du Canada ne forme pas un bloc monolithique : chaque nation possède son nom et sa culture, sa langue et ses traditions. Michel Gros-Louis et Benoît Jacques réussissent à faire revivre momentanément les Stadaconiens, mais aussi d'autres peuples comme « les Oneidas, les Cayugas, les Senecas, les Onondagas et les Tuscaroras », qui ont tous fait partie de « la famille linguistique iroquoienne du Nord ».



Tout le deuxième chapitre rectifie et corrige les équivalents entre la langue huronne et le français, tels qu'ils auraient été transcrits initialement par Jacques Cartier, en 1545, dans un lexique bilingue de 104 mots de base : « [...] les parties du corps, les chiffres de 1 à 10, la nature, les vêtements et quelques verbes ». Avant Jacques Cartier, la langue huronne n'avait jamais été

écrite. Quelques tableaux comparatifs fournissent des exemples de mots traduits en langue crie (de la famille algonquienne) et en langue wendate (de la famille iroquoienne) avec des équivalents en français. Si l'iconographie de ce livre abonde, on reprochera cependant aux auteurs de ne pas avoir indiqué systématiquement les dates, même approximatives, des images et de leur contenu ; ainsi, on voit au début du premier chapitre une « maison longue iroquoienne », mais de quand date cette maison (ou cette réplique) ? Et de quand date cette photo ?

Yves Laberge

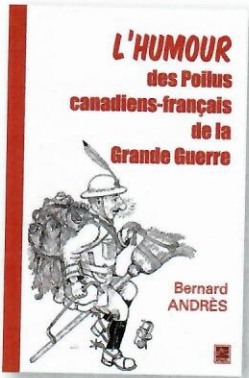
Bernard Andrès

**L'HUMOUR DES POILUS CANADIENS-FRANÇAIS
DANS LA GRANDE GUERRE**

Presses de l'Université Laval, Québec, 2018, 174 p. ; 24,95 \$

L'humour ne se refuse à rien ou presque. L'histoire nous a appris que, traités avec doigté, plusieurs sujets parfois tabous peuvent tirer de francs sourires sans que leur gravité en soit altérée.

Aussi la Grande Guerre, la Der des Ders, selon le souhait formulé par les nations du monde endeuillées de millions de morts,



n'a-t-elle a priori rien d'amusant en soi. Pourtant, Bernard Andrès montre dans son plus récent opuscule, composé de deux essais parus auparavant dans *Les Cahiers des Dix*, que le « rire armé », cette « arme de distraction massive », selon la belle formule de Matthieu Frachon, a permis à de nombreux troupions de survivre à la terrible réalité du combat.

Quelque 35 000 Canadiens français ont pris part à la Première Guerre mondiale. Ce sont des Poilus, des poil-

aux-pattes, comme on les appellera, moins en raison de leur pilosité abondante que de leur courage remarquable et de leur vaillance à toute épreuve. De ce nombre, Andrès a retenu un corpus principal de six auteurs. Des relations, des carnets et des journaux des tranchées, dont certains sont inédits, rédigés par un sergent-major, un légionnaire, des sergents infirmiers, montrent que la guerre ne se mène jamais sur un seul front, que son expérience est vécue bien différemment selon que l'on est simple pioupiou ou haut gradé. Pour chacun de ces mobilisés toutefois, l'humour, le rire, parfois l'autodérision, ont constitué une stratégie de dédramatisation vitale.

Le rire est salvateur, nous dit le professeur émérite de l'UQAM. Il maintient une distance face à l'horreur du conflit, permet d'entretenir le moral de troupes faisant face à des hostilités qui s'éternisent. Moquer les gloires usurpées, la rigidité de la hiérarchie militaire, la propagande patriotarde officielle : les motifs de la raillerie sont nombreux, mais ses visées sont prioritairement subversives. On brocarde ainsi l'ennemi, de même que les profiteurs de guerre restés en arrière, covant sereinement leurs profits engrangés sur le dos des sacrifiés. Ouvrage savant et sérieux, *L'humour des Poilus canadiens-français de la Grande Guerre* exploite un matériau original, dans une perspective qui l'est tout autant. Le constat qui se dégage de l'ensemble est que l'humour est moins dirigé vers la guerre en elle-même, que vers la nature profonde de cette étrange créature, l'homme, capable des pires bassesses comme des plus hautes vertus.

David Laporte

Collectif

FRANÇOISE STÉRÉO. ANTHOLOGIE

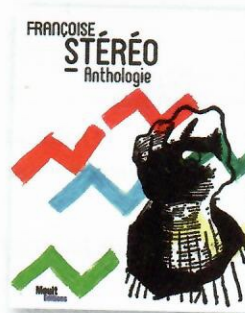
Moult, Montréal, 2018, 302 p. ; 27,95 \$

Revue intellectuelle et d'idées portée par un projet féministe et offerte en ligne depuis 2014, *Françoise Stéréo* est née de la volonté d'offrir un espace d'expression à des femmes de tous horizons.

Françoise Stéréo. Anthologie est cependant bel et bien en papier et regroupe des textes choisis dans les parutions précédentes.

« Nous voulions prendre la parole, la donner à d'autres femmes et nous voulions le faire tout de suite. » Ainsi résumant la genèse de la revue les porte-paroles du collectif d'auteurs, les Valérie Gonthier-Gignac, Catherine Lefrançois, Marie-Michèle Rheault, Laurence Simard et Julie Veillet. Cette première édition papier, mais dixième numéro du webmagazine *Françoise Stéréo*, regroupe des textes et des illustrations parus en ligne et proposés par une cinquantaine de contributrices et de contributeurs. Un chapitre intitulé « Poésie » – et inédit – complète l'anthologie.

Pour la petite histoire, il faut se rappeler que le prénom *Françoise* était le pseudonyme de la Québécoise Robertine Barry (1863-1910), femme de lettres et première femme journaliste de ce qu'on nommait alors le Canada français. *Stéréo*, quant à lui, « renvoie à la prise de parole, la résonance, l'idée de se faire entendre et la pluralité des voix », explique francoisestereo.com.



De juin 2014 à mai 2017, les textes se déroulent au fil du temps, entre photos – d'époque ou pas – et collages, selon des thématiques variées, telles la culture pop et la colère, le sport, la communauté et la science, pour n'en citer que quelques-unes. Les grands propos féministes sont évidemment présents, allant du travail invisible à la socialisation genrée, en passant par l'expression des désirs sexuels et intimes.

Apparaissent ainsi poèmes, chroniques, essais, bandes dessinées ou historiettes, traitant autant de « hockey cosom amateur mixte » que des « sœurs de la Congrégation Notre-Dame », mais toujours sous un angle féministe, parfois étonnant ou même déroutant. Analytiques, humoristiques ou revendicateurs, les textes sont percutants et illustrés avec sensibilité et créativité.

La nouvelle génération rapporte les mêmes stupéfactions et dénonce les mêmes injustices que celles que leurs aînées dans les années 1960-1970. Cette continuité est-elle rassurante ou profondément déprimante ?

En guise de conclusion, un extrait du touchant « Trop vite » de Typhaine Leclerc-Sobry : « [D]es fois / la lenteur du deuil et de l'absence me manque / la lenteur du temps où j'avais le temps / de pleurer et de penser // des fois / je cherche d'où ça vient / ce besoin d'aller vite / de valoriser le fait qu'on est dans l'jus ».

Michèle Bernard